

Bureau, Luc (1997) *Géographie de la nuit*. Montréal, Boréal, 254 p. (ISBN 2-88006-569-3)

Marc Brosseau

Volume 43, numéro 120, 1999

Géographie et éducation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022861ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022861ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

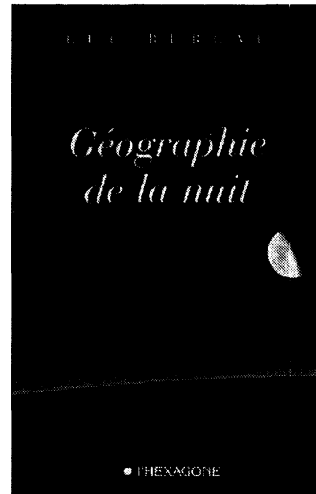
Citer ce compte rendu

Brosseau, M. (1999). Compte rendu de [Bureau, Luc (1997) *Géographie de la nuit*. Montréal, Boréal, 254 p. (ISBN 2-88006-569-3)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(120), 632–634. <https://doi.org/10.7202/022861ar>

La nuit, c'est bien connu, tous les géographes sont muets. En tout cas, ils disent peu et n'écrivent à peu près rien. Si l'on s'entend sur cette affirmation, on comprendra la nécessité du travail de débroussaillage auquel s'est adonné Luc Bureau et on accueillera sur un horizon d'attente curieux et amusé le fruit de ses réflexions. Qu'on le dise d'emblée, le livre de Bureau n'est ni un traité, ni une monographie sobre, ni même un ouvrage d'universitaire préoccupé par un souci de démonstration rigoureuse. Non, il s'agit d'un essai, avec tout ce que cela comporte de libertés intellectuelle et stylistique, de jovialité dans le ton et d'incomplétude assumée. Un essai rempli d'érudition, de références variées, d'idées neuves et parfois provoquantes, bref un essai inspiré et souvent inspirant.

Parlons d'abord de la tâche que s'est donnée Bureau : « comprendre en quoi le nocturne, comme idée et comme fait concret, imprègne notre imaginaire et compose avec lui les attributs les plus entêtants des lieux que nous hantons occasionnellement ou durablement » (p. 12). Tâche colossale tant est vaste le champ d'exploration, mais aussi fort envoûtante tant est libre le parcours à suivre. D'ailleurs, l'auteur ne manquera pas de saupoudrer son texte de remarques qui scandent ce droit au parcours libre : « je songe plutôt à une sorte de vagabondage rêveur sur quelques pistes nocturnes » (p. 121). Lorsqu'il s'agit de fouiller l'imaginaire nocturne, les chemins à suivre ne sont pas tracés d'avance... Or, comme les chemins qui ne mènent nulle part de Heidegger (*Holzweg* : sentiers forestiers abandonnés), ou comme le voyage lui-même, le parcours que propose Bureau vaut plus par son cheminement que pour ses points d'arrivée. De ce fait, il résiste à l'effort de résumé que commande le compte rendu.

Géographe préoccupé depuis longtemps par l'imaginaire géographique et les représentations, Bureau apprivoise la nuit dans un essai en trois parties. L'essentiel du propos est construit à partir d'une patiente fouille des mythes, d'une lecture non moins patiente mais plus éclectique de la littérature gréco-romaine, de nombreux écrivains de Rabelais à Gracq en passant par Shakespeare, Goethe et Rétif de la Bretonne et d'une réflexion plus personnelle sur l'expérience de la nuit. La partie première s'ouvre sur une affirmation un peu provoquante : « les hommes ont érigé la nuit ». La thèse surprend, mais ne manquera pas de gagner l'adhésion de plusieurs. Dieu aurait créé le jour, l'homme aurait inventé la nuit (imaginaire) qui, en retour, aurait poussé l'homme à créer la parole, le droit, la ville et bien d'autres institutions. Le premier chapitre, *Initiations*, cherche avant tout à nous convaincre de l'importance de l'imaginaire nocturne pour comprendre notre



rapport au monde, bref comprendre la vie. Une fois notre curiosité éveillée, ce chapitre postule le caractère primordial de la nuit — « Avant tout la nuit » —, son antécédence sur le jour. Le lecteur est amené à réfléchir au fait que « la substance profonde des choses ne s'éclaire bien que la nuit » (p. 62), à la considérer comme « la grande amplificatrice de l'humanité et de ses œuvres » (p. 63) car elle ramène « l'être au cœur des réalités essentielles » (p. 64). Le troisième chapitre, sans doute le moins impressionniste de la première partie, explore à quel point la nuit a nourri ce qu'il y a de plus humain dans *l'homme* : « Les sources obscures de la culture ». Parole et droit de parole, pensée (l'action appartenant au jour), y trouvent leurs sombres origines. La nuit et sa commère la lune sont responsables de bien des inventions humaines... La nuit invente aussi la ville, car elle rassemble les hommes, fait naître en eux le désir de ville. Fidèle à une vision humaniste du monde, Bureau a une conception conquérante de l'imaginaire nocturne : « Seule une telle vision anticipatrice, utilisant les forces psychiques nocturnes (rêves, inconscient...) libérées de la raison diurne, donne la clé pour comprendre l'apparition du mode de vie sédentaire. Le campement, l'abri, le hameau, le village, sont "tous enfants du rêve et de la nuit" » (p. 93). Cette conception vient bousculer l'idée selon laquelle « les principaux acquis de la culture, tout ce qui fait preuve d'inventivité et de progrès, participe de la lumière, tandis que tout ce qui est attardé, étranger, incohérent et futile tient de la nature de l'ombre » (p. 100). Bureau veut redonner leurs lettres de noblesses aux forces de l'ombre. Le quatrième et dernier chapitre de cette première partie — sans doute celui qui plaira le plus aux géographes de stricte observance — explore les rapports privilégiés qui associent nuit et habitation humaine : on n'habite bien que là où l'on passe la nuit.

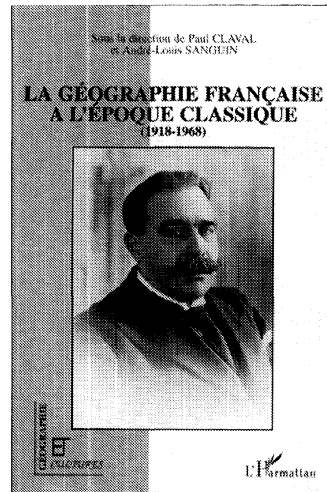
La deuxième partie, plus brève, propose deux parcours. Le premier, *Villes de nuit*, fouille la ville nocturne et le travail de recomposition (visuelle, imaginaire et même sociale) que la nuit fait subir à la ville. Paris la nuit, Londres la nuit. Combien sont différentes les villes une fois la nuit tombée, et pourtant les géographes ont encore « horreur du noir ». Le second explore comment nuit et eau, en tant que réalité empirique et symbolique, s'informent mutuellement (*La nuit liquide*), se prêtent leurs attributs pour ouvrir à l'imaginaire une carrière presque illimitée.

Enfin, la dernière partie « Ombres et lumières », cherche à opposer les paradigmes de la nuit et du jour, un peu comme le ferait un structuraliste fasciné par les dualités, pour fouiller les imaginaires américain et européen. Ici, ce n'est plus tant la nuit et le jour qui sont examinés, mais bien deux continents qui, aux dires prudents de l'auteur, peuvent être mieux compris (ou autrement tout au moins) si on les considère depuis un point de vue diurne pour l'Amérique — car elle est obsédée, par exemple, par la « mise au jour » des moindres détails de la vie quotidienne — et, l'Europe, depuis un point de vue nocturne, car elle conserve, malgré tout, sa dose de mystère... Bien que Bureau reconnaisse pleinement la fragilité de l'exercice en multipliant les mises en garde, cette partie de l'essai, aussi stimulante soit-elle pour l'esprit curieux, force un peu trop le parallèle au point de perdre l'adhésion du lecteur. Elle colle moins bien, à mon avis, à l'ensemble du livre, qui jusque-là m'avait tout à fait séduit. Elle saura quand même en intéresser plus d'un par l'originalité de l'interprétation que l'auteur fait de l'Amérique-halogène et de la sombre et mystérieuse Europe.

Un livre surprenant, un esprit singulier. Un très joli livre aussi, accompagné de belles photographies, figures et cartes. Difficile de dire comment le livre vieillira, mais son auteur est sûrement encore bien jeune dans l'âme. Je le recommande à tous les insomniaques et autres rêveurs. Pour ceux que la lumière, la clarté rationnelle et le désir « d'évidence » scientifique fascinent, mieux vaut dormir. La nuit portera conseil. Un livre, enfin, qui intéressera certainement les non-géographes à l'imaginaire des lieux.

Marc Brosseau
Département de géographie
Université d'Ottawa

CLAVAL, Paul et SANGUIN, André-Louis, eds (1996)
La géographie française à l'époque classique (1918-1968).
Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographie et Cultures »),
345 p. (ISBN 2-7384-4227-7)



On assiste, en France, au développement de l'étude historique de divers aspects de la géographie auquel participent plusieurs chercheurs, chaires, institutions, laboratoires et comités. En témoignent un nombre considérable d'ouvrages que l'on peut dire de référence, voire classiques, comme ceux de N. Broc sur la géographie de la Renaissance, du siècle des Lumières ou des voyageurs, et beaucoup d'autres études réunies dans les deux précieux tomes *Regards sur la géographie française de la Renaissance à nos jours*, parus en 1994. À quoi s'ajoute, bien sûr, toute une série d'autres travaux dont ceux du laboratoire Épistémologie et Histoire de la Géographie (CNRS) de l'Université de Paris I. La vie et l'œuvre de maints savants ont été étudiées, surtout celles des fondateurs, Reclus et Vidal. Citons enfin l'étude fondamentale sur *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)* publiée en 1981 par Vincent Berdoulay.

Pourtant, depuis longtemps, on avait dû constater « que la période de l'entre-deux-guerres et du second après-guerre n'avait encore pas fait l'objet d'une appréhension globale et détaillée ». Pour ces raisons et pour combler une lacune, on organisa, en mars 1992, à l'Université de Paris-Sorbonne, un colloque sur *La géographie française à l'époque classique. Des années vingt aux années soixante*, dont on trouve les communications publiées dans ce recueil. On y apprend, de spécialistes pour la plupart français, les « contours et détours d'une époque classique » qui a été divisée en « un temps de l'intuition (jusqu'en 1939) puis [...] un temps des craquements (1939-1968) » (Meynier) ou en « une période à l'ombre de Vidal (c'est-à-dire jusqu'à la parution en 1927 du premier volume de la *Géographie universelle*) »